LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à A. MAHÉ & A. LIBERTAD
30, rue Muller, 30
PARIS-XVIII.

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS
FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »
ÉTRANGER
Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

PREMIÈRE ANNEE. — N° 3 | DIX CENTIMES | JEUDI 27 AVRIL 1905

C.I.R.A.

VICTOIRE ÉCLATANTE !!!

Un point, c'est tout.

Quelques points... *Ces points sont des* balles.

L'ordre *est rétabli*, dans la cité limousine. *C'est* bien fini... Le « Journal » et la « *Petite* République », le « Matin » et « *l'*Humanité » ferment la rubrique : « A Limoges. » Le « Figaro » dit sa joie de la victoire.

L'ordre donc avait été troublé. L'ordre économique ? non, celui-là est trop respecté de tous.

Des hommes demandaient-ils une autre vie que celle menée dans les bagnes porcelainiers ? Voulaient-ils chambarder l'organisation qui les fait moutons et voulaient-ils garder leur laine sur le dos ? Que non point. Pour ces choses-là, les honnêtes ouvriers ont l'arme redoutable du vote... tous les quatre ans.

L'ordre troublé était « l'ordre moral ». *Un Chien de l'usine Haviland* voulait couvrir les *brebis et quelquefois aussi*, par fantaisie de maître, les moutons.

Il tondait de plus ou moins près brebis et moutons, selon leurs grâces et leur jeunesse.

Les Ouvriers se soulevèrent d'indignation.

Ils décidèrent qu'ils ne continueraient à porter leur laine au patron que sous la direction d'un chien qui n'en voudrait qu'à leur mollet, pas plus haut.

Intraitables *sur le point* d'honneur, ils se mirent en grève.

Et le berger se solidarisa avec son chien. Ne fallait-il pas passer quelques caprices à cet auxilliaire précieux. Quoi, ces personnes qui donnent leur cerveau, leurs bras, leur esprit et leurs forces ne pouvaient-elles donner leur cul par surcroît ?

Comment pouvaient-elles se permettre de réserver une part du terrain de travail *qu'il achetait lui, patron*, de telle à telle *heure* ?

Le patron n'a-t-il pas le droit de courber l'ouvrier sur l'étau ou sur le tour jusqu'à dévier sa colonne vertébrale ? Le patron ne peut-il pas faire travailler le peintre au blanc de céruse qui ronge les chairs ? Le patron ne peut-il pas garder près de la gueule des fours, des heures et des heures, les hommes nécessaires à la bonne cuisson des porcelaines de luxe ?

Le patron ne peut-il accroupir, étendre, faire travailler sur le dos, sur le ventre, la tête en l'air, la tête baissée, les yeux remplis de poussières aveuglantes, les oreilles assourdies, la gorge brûlée ?

— Mais comment donc ! Si, si le patron a tous ces droits-là et bien d'autres encore ! Nous ne nous révoltons pas de tout cela. Il faut un patron. Il faut des ouvriers.

Il faut que le patron soit le maître *et* les ouvriers ses esclaves.

Il est bon, pour qu'il roule carrosse, que nous prenions le collier.

Aussi, nous ne nous révoltons que contre telle position, à plat ventre ou sur le dos, selon les sexes, que veut nous imposer M. le Directeur. Ce n'est pas dans le contrat.

— C'est tout, mes amis. Que ne l'avez-vous, à quelque coin de rue, ou profitant de quelque rendez-vous, proprement expédié en colis postal vers quelque autre monde. Le conflit eut été plus vite calmé.

— Pour qui nous prenez-vous ? Nous sommes des citoyens honnêtes. Nous ne faisons jamais nos affaires nous-mêmes. Nous ne voulons pas détruire la cause si *vite*, nous savons qu'il ne faut pallier que les effets. A quoi donc s'utiliseraient les chiens de nos troupeaux, ceux que nous choisissons nous-mêmes.

Et si nos syndicats n'étaient pas appelés administrativement à résoudre ces questions de détail, de quoi donc s'occuperaient-ils, et quelle raison aurions-nous de ne rien faire pour notre affranchissement intégral ?

Les patrons, à la grève, ont répondu par le lock-out, et prévenu les ouvriers soldats d'avoir à les défendre.

Les soldats obéirent. Ils allèrent, comme ils vont à la cible le matin.

Et quelle cible ! la cible humaine qu'on leur fait toujours espérer. On ne peut pas apprendre aux hommes à tuer, sans qu'ils attendent avec impatience le moment de montrer leurs aptitudes.

Quels avantages. Il n'y a pas de risque dans l'affaire. Les gens qui sont en face sont sans armes. Ils sont condamnés par l'ordre social. Ils n'ont qu'à obéir à leurs patrons. Tant pis pour eux.

Le peuple ouvrier est un corps qui a besoin parfois de saignées, afin de réduire *son tempérament sanguin.*

Il y a donc une saignée, des morts et des blessés.

Et l'on rentre, bien sages, bien sages.

— Où rentre-t-on ?

— A l'atelier, mon bel ami. L'exemple de la veille a suffi, nous ne sommes pas les plus forts. Nous n'avons pas d'armes, pas de fusils.

— Prenez-en !

— Nous ne sommes pas des voleurs.

— Fabriquez-en.

— La loi interdit de manipuler les matières dangereuses. Et d'abord nous n'agissons pas par ces moyens. Nous sommes des révolutionnaires légaux.

— Allez donc vous faire tondre, imbéciles. Et ce soir, faites un gosse de plus, afin qu'il soit, plus tard, un soldat de plus pour mâter vos nervosités, un ouvrier de plus pour engraisser le patron, un électeur de plus pour le candidat socialiste.

— Avant de parler voyez la nouvelle : « M. Haviland ne fera pas appel au concours de M. Penaud. » Lisez notre ordre du jour : « La corporation porcelainière grâce à la solidarité ouvrière et à son énergie a remporté une **éclatante victoire.**

Deux morts officiels, deux autres enterrés par la troupe, des blessés de part et d'autre, dont quelques-uns n'iront pas loin, des hommes laissés aux mains redoutables des Chats Fourrés : voilà le bilan.

Et l'épilogue ?

Albert LIBERTAD.

Chiquenaudes et *Croquignoles*

Nouvelle édition.

Le Journal *nous présente la citoyenne Sorgue, la « nouvelle vierge rouge. » Un des deux termes nous semble au moins inexact.*

Et puis, quelle différence avec l'autre, l'ancienne, au visage émacié. On croirait voir, descendu de son socle, un des bustes coloriés de cette matrone de République qui enluminent les murs à la chaux des salles de mairie.

Le malheur, c'est que ce buste parle.

—o—

Crêpes et crêpes.

Durand, à la mort de sa belle-mère, mit un crêpe de trois centimètres à son chapeau haut de forme, pendant trois mois.

A la mort de sa mère, il y mit un crêpe de vingt centimètres et un autre à sa veste, pendant un an.

A la Bourse, Durand, pour signaler la mort d'une victime capitaliste, a mis un crêpe à son drapeau syndical.

Les crêpes ne l'empêchent pas de boire, au contraire, çà l'altère.

—o—

Prenons garde à nous ?

Une bande de dangereux malfaiteurs constituée en vue de réglementer le vol, le meurtre, la prostitution, continue à sévir par la violence sur les esclaves qui l'engraissent de leur labeur.

Au nom de la loi et de l'ordre public on assassine en pays limousin !

La leçon est comprise.

Le peuple rentre dans le rang, proclame la liberté du maître et donne son appui aux gens qui forgeront des lois pour le maintenir dans le servage.

Les politiciens envoient à leurs victimes, après leurs balles, leurs sympathies hypocrites.

A qui le tour ?

—o—

Singularités zoologiques.

Certains quadrupèdes appelés vaches, n'aiment pas le rouge. Elles foncent dessus, les cornes en avant.

*L'*anarchie *produit le même effet à certains bipèdes appelés flics. Leur oreille sensible ne peut entendre ce mot sans les faire se saisir de leur sabre, car ils n'ont pas de cornes.*

*Hélas, l'*anarchie, *comme la* Patrie, *a son titre* légalement *reconnu et joui des mêmes droits.*

Elle le constate, mais ne s'en vante pas.

CANDIDE.

UNE VICTIME ?

Henri Vardelle ?

Inconnu hier, il a failli le demeurer toujours.

Bienveillante, une balle Lebel, en lui traversant la poitrine, vient de réparer cet oubli de la fortune. Maintenant, ce ne sera plus l'humble ouvrier porcelainier destiné à continuer une existence toute conventionnelle, ne se différenciant aucunement de la vie habituelle de son entourage. Désormais, lorsque son nom sera prononcé, ce ne sera qu'accolé aux flambantes épithètes de martyr de la classe capitaliste, d'enfant du peuple sacrifié au patronat ; de victime de la caste, etc., etc.

La postérité gravera son nom à côté de ceux des victimes de Fourmies, de la Ricamarie, de Chalon et de la Martinique !

Les cléricaux socialistes, les pontifes politiciens et syndicaux qui, vivant, lui eussent refusé tout appui, toute aide quelconque, se sont emparé de son cadavre, ils l'ont secoué bruyamment dans Limoges, ils lui ont fait des funérailles magnifiques où ils ont tous figuré, écharpe au ventre, prononçant leurs habituels discours pleins d'émotion... et d'hypocrisie.

Pourquoi faire retentir tous les échos de cris indignés ? Pourquoi remplir les journaux d'imprécations platoniques, à l'armée, au patronat, au préfet ? Vraiment, nos bons républicains et nos excellents socialistes seraient mal venus de se plaindre ! Du reste, s'ils crient si fort, c'est un peu pour la forme, cela ne durera pas.

Grotesques partisans de la lutte des classes, où la voyez-vous dans tout ceci ? Est-ce les patrons et les ouvriers qui étaient en présence ?

Console-toi Vardelle, la balle qui t'a frappé est venue d'un frère, d'un ouvrier comme toi, cela te semblera moins dur que si elle était sortie du révolver d'un officier (même républicain).

Naïfs militants socialistes, aux mentalités fluctuantes, vous continuez toujours votre propagande superficielle, vous ne marchez que sous la poussée de meneurs quelconques, prêts à retomber dans votre avachissement.

Cette fois encore, vous avez fait entendre votre voix, réprouvant les actes de révolte, criant vos sentiments d'honnêteté, désavouant les pillages d'armes, bien inutilement du reste, nul n'aurait songé à vous les imputer.

Vous en êtes incapables.

André LORULOT.

La Journée de huit heures

(*Suite*).

La Confédération Générale du travail, disions-nous en terminant le précédent article, n'est pas autorisée pour résoudre le problème de la diminution du labeur quotidien ou général des individus.

Pourquoi ?

La C. G. T. est une association de Fédérations.

Les Fédérations sont des associations de Syndicats.

Les Syndicats sont des associations d'ouvriers d'un même métier.

La C. G. T. doit donc respecter et favoriser les intérêts de certains hommes en tant qu'ouvriers de certain métier.

Or, le problème de la diminution du travail, ne peut se résoudre que par la suppression du travail inutile, et par le transport de ces efforts vers le travail utile.

Pour ce faire, un grand nombre de corps de métiers devraient disparaître.

Sans entrer dans une nomenclature trop longue des métiers que nous classons utiles et de ceux que nous classons inutiles, nous pouvons dire que sont utiles tous les métiers qui aident au développement de nos sens, à la satisfaction de nos besoins. Peindre des réclames, des enseignes, fabriquer des compteurs à gaz, estamper des billets de banque, etc., nous parait être un travail inutile.

Par conséquent plus d'armuriers, plus d'ouvriers de compteurs, plus d'estampeurs de billets de banque, plus de monnayeurs, (vrais ou faux), plus de contrôleurs de métro.

Beaucoup de ces corporations, au travail inutile ont place dans la C. G. T. Va-t-elle décider leur disparition ? Elle ne le peut.

En admettant pour un instant l'utilité des groupements fédératifs de métier du genre de la C. G. T., nous arrivons à dire que logiquement la C. G. T. devrait se dissoudre et se reformer sur de nouvelles bases, si elle voulait pouvoir faire un travail économique ayant quelque envergure.

Elle n'accepterait alors que de représenter les corps de métier ayant une utilité évidente. Elle appellerait à elle tous les hommes voulant travailler utilement. Elle ne s'occuperait pas, comme maintenant, d'associer le plus grand nombre d'ouvriers, mais le plus grand nombre d'hommes utiles.

Pour diminuer la part de travail de chacun, il faut diminuer le travail global.

On peut aussi augmenter le nombre de ceux qui partagent ce travail global. Nous avons déjà envisagé d'une façon sommaire, il est vrai, ce côté du problème. Les chômeurs ne nous semblent pas suffisants, en conservant les rouages économiques actuels, pour combler les vides produits par une diminution de travail.

Beaucoup de camarades nous ont fait des observations à ce sujet. Ils nous ont dépeint le grand nombre d'individus ne trouvant pas places dans les ateliers de leur métier. Il nous semble que ces camarades se placent à un point de vue trop corporatif. Chômeurs dans leurs métiers les hommes ou les femmes, font dans les à-côtés des stages divers. Quand l'homme ne travaille pas comme me-

nuisier, par exemple, il fait entrer en jeu sa partenaire et travaille bien souvent avec elle, sans que d'aucuns le disent tranquillement.

Il faudrait aussi compter les chômeurs autorisés par la loi, mais la C.G.T., association légale, ne saurait songer à les employer. Au contraire, tout nous permet de voir, avec quel soin elle aime à développer les travaux de paperasses et de contrôle, à établir un service de fiches ouvrières.

Il faut, disions-nous, diminuer le travail global.

Tous nos efforts devraient donc se tourner vers ce but.

Les hommes actuels, si avancés soient-ils, réclament deux choses : du travail et de l'argent.

Ils ne demandent pas, ils ne prennent pas du pain, des vêtements, des livres, ils veulent du travail, de l'argent.

Ils ne se préoccupent jamais si le travail qu'ils exécutent apportera à eux, à leurs proches, aux hommes une amélioration des conditions de la vie. Ils travaillent. Il leur plait de travailler pour travailler. Ils font des gestes de fous avec la même sérénité que des gestes raisonnables. Et le contrôleur du métro met à percer un petit bout de carton l'emphase qu'il pourrait prendre en faisant le « geste auguste du semeur ».

L. A. BORIEUX.

(*A suivre*).

ACTUALITÉS

La Fable des Vaches

Il y avait une fois une pauvre veuve qui priait avec ferveur pour la vie d'un tyran sous le le joug duquel tous gémissaient. Lorsque le tyran apprit cela, il en fut excessivement étonné et en demanda la raison. La veuve lui répondit ainsi : « J'avais dix vaches quand votre grand-père vivait, il m'en prit deux et je priai pour qu'il mourut et que votre père devint notre seigneur. Bientôt cela arriva et votre père me prit trois vaches. Encore une fois, je priai cette fois, pour que vous deveniez notre seigneur par la msrt de votre père. Maintenant vous m'avez pris quatre vaches et c'est la raison ponr laquelle je prie pour que vous viviez longtemps, car je crains que celui qui vous succède ne me prenne ma dernière vache et tout ce que je possède. »

Cette fable du célèbre réformateur Luther caractérisait les conditions dans lesquelles la population allemande vivait à la fin du XVe siècle. La révolte des paysans fut la réponse éloquente des opprimés contre leurs tyrans.

Souvent je me souviens de cette fable, quand je vois le sort des malheureux, des deshérités de notre société moderne, car il y en a beaucoup qui agissent comme cette veuve. Ils veulent perpétuer le présent, non pas parce qu'ils ont une vie heureuse, à l'abri des privations, mais dans la crainte de perdre encore le petit peu qu'ils ont.

Combien d'ouvriers qui se plaignent de leur modique salaire et cependant ont peur des efforts que l'on fait pour l'amélioration de leur sort, parce qu'ils craignent de perdre ce qu'ils ont. Ils veulent en finir avec la tyrannie et travaillent en faveur des tyrans. C'est la stupidité de la masse qui est notre ennemie la plus puissante.

C'est elle, cette masse qui prie encore pour ses tyrans, qui les défend, et — dans les pays où existe le suffrage universel — vote pour ceux qui veulent la réglementation légale du vol des vaches et qui entravent toute espèce d'insurrection. Elle a la naïveté de penser, cette foule, que la tyrannie est abolie parce qu'elle peut elle-même nommer ses propres tyrans. Mais la tyrannie est toujours la tyrannie, quel que soit l'habit dont elle se couvre pour se présenter aux yeux du peuple. Si les brebis choisissent leur propre tondeur, est-il, pour cela moins tondeur qu'un autre non choisi par elles.

Beaucoup de gens savent se faire donner une part du lait des vaches volées, en flattant les tyrans, courbant le dos, et souvent les flatteurs sont plus bas, plus vils que les tyrans eux-mêmes.

La plupart n'ont plus de vache, car depuis longtemps on leur a pris le peu qu'ils avaient ; ils n'ont plus rien. Alors, ils comprennent qu'ils n'ont plus rien à perdre que leurs chaînes, et qu'ils peuvent peut-être gagner tout un monde de bien-être, de paix, de bonheur.

Impitoyablement, des centaines de milliers d'êtres sont expropriés ; ils ont perdu leurs vaches, leur maison, leur pain, et cependant ils acceptent leur misère et disent : « Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris, que son Saint Nom soit béni. »

Le monde entier est une grande exposition, mais non semblable à celles qu'on voit au Champ de Mars et où l'on trouve les merveilles de la science, de l'industrie, de l'esprit humain ; non, c'est une exposition de misère, de douleur, de lutte, de souffrance.

Après cinquante ans de socialisme, nos progrès ne sont pas encore assez avancés pour nous permettre d'affirmer que nous avons véritablement planté le drapeau rouge du socialisme parmi ceux-là même qui font du socialisme. On a gagné en largeur mais on a perdu en profondeur. Si quelqu'un avait dit en 1880 — et même en 1890 — qu'un socialiste serait ministre à côté du massacreur de la Commune, ce quelqu'un là se serait fait rire au nez. L'impossible est devenu possible, les possibilistes ont gagné dans le mouvement socialiste, tous les socialistes étant devenus possibilistes, excepté l'ancienne garde qui meurt et ne se rend pas.

L'épidémie du pouvoir public a fait de grands ravages, et après chaque élection, depuis quelque temps, on a pu dire : Les socialistes ont gagné, mais le socialisme est battu.

Nous sommes en pleine route vers le socialisme d'Etat, une nouvelle forme d'esclavage, non moindre que celle dans laquelle nous nous trouvons.

Nous abordons le vingtième siècle ; la réaction se rassemble pour faire son coup, et les socialistes, bien loin d'être unis sur les principes, sont divisés, et beaucoup parmi eux ont quitté le drapeau rouge pour devenir des réformistes. Nous avions l'illusion que notre entrée dans le nouveau siècle se ferait avec un bagage bien plus lourd qu'il n'est réellement, et beaucoup d'entre nous sont désillusionnés. Hélas ! « Guerre aux tyrans », voilà ce qu'il faut rappeler sans cesse, et surtout qu'on prenne bien garde au loup qui se couvre d'une peau de brebis. Ajoutons aussi : **Guerre aux tyrans socialistes, et n'oublions jamais que le tyran n'est puissant ni par lui-même, ni par ses troupes, mais par l'esprit esclave des autres.**

Quand un peuple est vraiment libre, un tyran ne peut avoir d'influence.

Hélas ! l'esprit est esclave, on le voit toujours et partout, et c'est ce que nous déplorons pour l'avenir ; mais lorsque cet esprit d'esclavage aura disparu, l'aurore d'un meilleur temps luira pour tous.

N'oublions pas que la liberté n'est pas un don gratuit, mais qu'elle doit être conquise, et ceux-là seulement la méritent qui ont combattu pour elle. Le monde appartient aux courageux.

Répétons toujours le mot de Danton : « De l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace ! »

F. Domela NIEUWENHUIS.

Almanach de la Question Sociale — 1901.

SEMEURS DE HAINE

I

Nous sommes les semeurs de haine,
Dans la ville où manque le pain,
Dans la campagne où l'homme a faim,
Partout où le corps sue et peine,
Partout où l'esprit qu'on enchaîne
Subit le préjugé malsain,
Nous sommes les semeurs de haine !

II

Nous préparons la guerre aux traîtres ;
A ceux qui nous avaient leurrés,
A tous les fourbes exécrés,
A ceux qui nous vendaient aux maîtres.
Les politiciens et les prêtres
Nous ont trop longtemps pressurés...
Nous préparons la guerre aux traîtres !

III

Libres d'esprit, le cœur sans feintes,
Nous semons la haine en passant.
Le besoin de l'être est pressant,
Il ne se nourrit pas de plaintes.
Prévenant l'homme des contraintes
Et du mensonge avilissant,
Nous aimons à parler sans feintes !

IV

Dans le champ noir des indigences
Où, sans répit, nous enseignons,
Un jour, de rudes compagnons
Se dresseront pour les vengeances !
Contre les maudites engeances
Les forces que nous étreignons
Se vengeront des indigences !

V

Nous déchaînerons les tourmentes,
Dans tous les centres exploités,
Au sein des bourgs et des cités,
Partout où sont les épouvantes !
Et partout nos voix véhémentes
Éveilleront des révoltés.
Nous déchaînerons les tourmentes !

VI

Fougueux amants de la nature
Qui nions le dogme et la foi
Si nous allons semant l'effroi
Dans ce monde de pourriture...
C'est pour hâter l'heure future
Où nous pourrons vivre sans loi,
Libres dans la libre nature !

Jacques TORRENT.

Demandez partout

L'ANARCHIE

Qui paraît tous les JEUDIS

SANS COMMENTAIRES !

Les Emeutes de Limoges

LES SOLDATS

Du journal *Le Figaro* du 23 avril :

Les événements de Limoges, dont je viens d'être le témoin, ont mis en évidence un fait consolant.

Le premier, dont on ne saurait trop se réjouir, c'est la parfaite discipline de l'armée, la souplesse qu'elle a dans la main de ses chefs.

Quand j'arrivai dimanche matin à Limoges, j'entendis exprimer des craintes sur les dispositions des deux régiments, le 63e et le 78e de ligne. Ces régiments, me disait-on, sont recrutés dans le département ; la propagande antimilitariste, favorisée par l'ancien préfet Edgar Monteil, qui n'est parti que depuis six mois, et par la mairie socialiste, a fait dans les rangs des soldats beaucoup d'adeptes. Il est à craindre que les deux régiments n'hésitent à obéir si on les met en face de la foule.

Ces appréhensions, on l'a bien vu par l'événement, étaient injustifiées, car le 63e et le 78e de ligne ont aussi bien marché contre l'émeute que les chasseurs à cheval, les dragons et les gendarmes.

Il est vrai que les hommes originaires de Limoges ne furent pas employés à la répression ni même à la garde des postes. Mais s'ils furent consignés dans les casernes, ce fut par un louable scrupule des chefs militaires. On ne voulut pas placer ces soldats entre le devoir militaire et leurs affections de famille, en les opposant à des attroupements où ils auraient pu apercevoir qui son père, qui un frère, qui un cousin.

Les deux régiments allégés ainsi du contingent de la ville donnèrent l'exemple de la plus belle discipline. Ce sont trois compagnies du 78e qui, amenées sur le champ de foire, en partirent pour l'enlèvement des barricades. Sous la grêle des projectiles, pieds de bancs en fonte, pavés, briques, bouteilles, morceaux de chaises et de fer, sous les insultes, devant les cris qui les excitaient à « tuer les galonnés, à lever la crosse en l'air », les soldats se serraient autour de leurs chefs.

Au plus fort de l'émeute, un capitaine du 78e s'avança vers un groupe pour parlementer ; alors des cris partirent de sa compagnie : « Pas vous, mon capitaine ! pas vous ! Laissez-nous faire ! » Des hommes coururent vers l'officier pour le protéger. Il les renvoya à leurs rangs et continua sa généreuse tentative de calmer avec des paroles des gens qui le lapidaient. C'est sur cet officier que fut tiré le premier coup de revolver. Et c'est de sa compagnie, pour répondre à cette attaque, que partirent les trois premiers coups de fusil, sans aucun commandement, les soldats ayant pris spontanément la défense de l'officier.

Le bon esprit dont firent montre le 78e et les autres régiments (d'infanterie et de cavalerie) de Limoges animait aussi les régiments appelés des garnisons voisines.

Devant un poste du 14e ligne, à minuit, cinq individus s'arrêtent. L'un d'eux crie : « Voilà les martyrs ! les pauvres soldats, martyrs comme nous des galonnés ! Nous avons les mêmes ennemis, les officiers assassins ! » Il avait à peine achevé sa dernière phrase que du poste quelques soldats s'élancent, courent après lui et ses compagnons, et après une courte lutte ramènent trois prisonniers, auxquels ils n'adressaient pas de tendres propos.

A la gare, qu'occupe un bataillon du 50e de ligne venu de Périgueux, on jeta dans le cantonnement des appels à la désobéissance. Les soldats s'empressèrent, me dit un officier, de les apporter au commandant.

Les efforts faits pour exciter les hommes de la troupe contre les chefs n'ont donc pas réussi. On vient d'en avoir la démonstration dans un des centres ouvriers les plus travaillés par les meneurs antimilitaristes. L'ordre public peut donc encore compter sur l'armée, qui ne faillira pas tant que l'autorité civile ne s'abandonnera pas elle-même. Si on veut se défendre, on le peut encore. Il ne faut que vouloir, comme on l'a fait (trop tardivement) à Limoges.

(*Figaro*, 3e série, n° 112).

Les CAMARADES que cette feuille interessera, enverront le plus vite possible un abonnement, selon leurs moyens.

Cela diminue le rôle des intermédiaires bourgeois dans nos relations.

Si l'ANARCHIE intéresse qu'elle vive par elle même.

DE PEUPLE A PEUPLE

Je montrais dans un article précédent combien il était difficile de connaître un peuple étranger.

Le plus sûr moyen, sans contredit, d'arriver à cette fin serait de voyager, d'aller étudier sur place, la vie et les mœurs des peuples que l'on veut connaître.

Mais ce moyen, théoriquement si parfait, est hérissé dans la pratique de tant de difficultés qu'on lui préfère volontiers les bouquins de voyages, les manuels de géographie ou d'ethnographie.

Qu'arrive-t-il ?

Il serait difficile d'imaginer combien ce moyen simpliste d'étudier les peuples sans avoir mis les pieds hors de son cabinet de travail fausse la vérité, défigure les faits et aboutit bien des fois à des données diamétralement opposées aux réalités des choses.

Il n'y a qu'à consulter là-dessus ceux qui ont voyagé et qui ont pu directement et par eux-mêmes se rendre compte de la vie et des mœurs de certains peuples dont une première fois ils avaient par lecture fait la connaissance.

Pour ma part, j'avoue que j'irai encore plus loin et si je n'avais peur d'être taxé de trop exagérer les choses, je contesterais jusqu'à l'utilité même de ces sortes de publications.

Et comment ne pas le faire ?

Moi qui croyais tout connaître du caractère des Français: moi qui, avant de venir en France, avais durant des années suivi passionnément leur manière de vivre, pleuré de de ce qui les faisait pleurer, ri de ce qui les faisait rire; moi qui me vantais de savoir par cœur jusqu'aux rues de Paris, qu'est-ce que je vis à mon arrivée ?

Un peuple tout à fait inconnu, un peuple tout à fait différent de ce que les romans et les manuels, les journaux et les revues m'avaient jusqu'alors permis d'imaginer, enfin comment dire, un peuple que je rencontrais pour la première fois, ayant des mœurs, des gestes, des manières de parler que je ne soupçonnais même pas.

Il est bien évident que six mois de contact et d'observation directe nous font mieux connaître le véritable état de choses que quinze ans d'études et de lectures assidues !

Comment s'empêcher après cela d'être sceptique, à la lecture de tous ces recueils de voyage, quand on considère surtout ce point que très rares sont les voyageurs qui prennent la peine de s'occuper d'avance et à ce point des pays qu'ils veulent visiter.

N'ignorent-t-ils pas pour la plupart du temps les contrées qu'ils vont visiter, et ne croient-ils pas avoir atteint leur but avec quelques semaines d'observations, se réservant de les amplifier et de les colorer plus tard ?

J'en ai l'exemple dans la « Géographie Universelle » d'Elisée Reclus, qui ne voyagea pas, comme il le dit lui-même. J'ai parcouru la partie de cette œuvre magistrale qui traite de la Turquie, de la Bulgarie et de la Roumanie, pays qui me sont bien connus.

Et bien, il me semble qu'il y a là dedans nombre de renseignements inexacts qu'un géographe, si érudit et si scrupuleux qu'il soit, ne saura rectifier qu'en faisant dans ces parages un long séjour.

Et seulement quand cette méthode sera employée, on pourra d'une part connaître la vie d'un peuple inconnu ou mal connu et d'autre part mieux connaître le milieu, le peuple auquel on appartient, en le comparant à ceux qu'on vient d'étudier.

Car non seulement les peuples ne se connaissent pas les uns les autres, mais encore

chacun d'eux s'ignore en particulier, ignore sa propre vie.

L'égoïsme, la fatuité sont encore plus notre fait en tant qu'habitant d'un pays qu'en tant qu'individu ; chaque peuple se réserve volontiers toutes les belles qualités du monde.

Certes, tous les peuples ne se valent pas. Il y a entre chacun d'eux des degrés de culture, de bonté, de courage.

Mais pour être à même de distinguer ces nuances, pour les apprécier avec toute l'impartialité voulue, il est nécessaire de connaître d'autres pays que le sien, de ne pas se se laisser éblouir par son milieu, de s'élever au-dessus de tout préjugé d'amour-propre national.

Sans avoir la prétention de me trouver tout à fait dans ces conditions, je me permettrai de faire quelques remarques sur les Français en cherchant à appliquer cette manière de voir.

Dikran ELMASSIAN.

NOUVELLE

Les Réflexions de Gricha[1]

Gricha, petit garçon dodu, qui fit son apparition dans ce monde il y a deux ans et dix mois, se promène avec sa bonne sur le boulevard. Il a un manteau ouaté qui lui descend jusqu'aux pieds, une écharpe de laine au cou, un grand chapeau de fourrure et des caoutchoucs doublés de molleton. Il a chaud, d'autant plus que le clair soleil d'avril lui donne droit dans les yeux et chatouille ses paupières.

Tout son petit corps maladroit, timide, qui avance d'une manière peu sûre, dénote un étonnement sans bornes.

Jusqu'à présent Gricha ne connaissait qu'un monde carré, dans un coin duquel se trouve son lit, dans l'autre le coffre de sa bonne, dans le troisième une chaise et dans le quatrième une lampe de nuit sur une étagère. Si on regarde sous le lit on y voit une poupée qui n'a qu'un bras et un tambour ; derrière le coffre de la bonne il y a beaucoup de différentes choses : des bobines vides, des papiers, une boîte sans couvercle, et un pantin cassé. Dans ce petit monde, outre la bonne et Gricha, il y a souvent encore maman et le chat. Maman ressemble à une poupée et le chat ressemble à la pelisse de papa, seulement la pelisse n'a pas de queue ni d'yeux. De ce monde, qui s'appelle la chambre de Gricha il y a une porte qui mène dans un espace où on dine et où on prend le thé. Ici se trouve la chaise haute de Gricha et une pendule qui sonne les heures. De la salle à manger on peut passer dans une chambre où il y a des fauteuils rouges. Ici, sur le tapis, il y a une tache, pour laquelle on menace jusqu'à présent Gricha du doigt. Après cette chambre, il y en a encore une, où on ne peut pas entrer, et d'où apparait papa — un personnage mystérieux au plus haut point ! La bonne et maman, c'est tout naturel : elles habillent Gricha, le nourrissent et le mettent au lit ; mais pourquoi papa existe-t-il ? On ne sait. Il y a encore un personnage mystérieux : c'est la tante qui a donné à Gricha son tambour. Tantôt elle apparaît, tantôt elle disparaît. Plus d'une fois Gricha a regardé sous son lit, derrière le coffre et sous le canapé — elle n'y était pas...

Mais dans ce nouveau monde, où le soleil éblouit les yeux, il y a tant de papas, de mamans et de tantes qu'on ne sait plus vers qui courir. Pourtant ce qu'il y a de plus étonnant, ce sont les chevaux. Gricha regarde leurs pieds qui remuent, et ne comprend rien. Il regarde sa bonne, pour avoir une explication, mais elle se tait.

Tout d'un coup il entend un bruit de pas. Marchant en mesure et venant droit à sa rencontre, il voit un détachement de soldats avec des figures rouges et de petites verges sous le bras (1). Gricha sent un frisson d'épouvante lui parcourir le corps et regarde sa bonne pour savoir ce qu'elle en pense : est-ce que ce n'est pas dangereux ? Mais la bonne ne s'enfuit pas et ne pleure pas, — il paraît que ce n'est pas dangereux. Gricha suit des yeux les soldats et commence même à marcher en mesure avec eux.

Deux grands chats avec de longs museaux, des langues tirées et des queues en l'air traversent le boulevard en courant. Gricha pense qu'il doit aussi courir et s'élance à leur poursuite.

— Attends, petit vaurien, s'écrie la bonne en le prenant rudement par l'épaule. Où cours-tu ? Qui t'a permis de faire des sottises ?

Voilà une tante qui est assise sur le pavé, et qui tient un plateau avec des oranges. Gricha passe à côté d'elle et prend une orange sans rien dire.

— Petit sot ! dit la bonne qui lui tape un coup sur la main en lui reprenant l'orange.

Maintenant Gricha aurait bien voulu ramasser un petit morceau de verre qu'il voit par terre, et qui brille comme une lampe de nuit ; mais il a peur qu'on ne le frappe de nouveau.

— Bonjour ! Gricha entend au-dessus de sa tête une grosse voix, et remarque un homme très grand avec des boutons brillants, qui s'est arrêté.

A sa grande joie, cet homme donne la main à la bonne et se met à parler. Le soleil qui reluit, le bruit des équipages, les chevaux, les boutons brillants, tout est si extraordinairement nouveau, que l'âme de Gricha se remplit d'un sentiment de joie, et il se met à rire.

— Allons, allons ! dit-il à l'homme aux boutons brillants, en le tirant par un pli de son habit.

— Où aller ? demande l'homme.

— Allons ! répète Gricha.

Il voudrait dire que ce serait bien d'emmener aussi papa, maman et le chat, mais sa langue ne dit pas du tout ce qu'il faut.

Au bout d'un moment, la bonne quitte le boulevard et entre avec Gricha dans une grande cour où il y a encore de la neige. Et l'homme aux boutons brillants entre aussi. On fait un détour pour éviter les tas de neige et les mares, puis on monte un escalier sombre et sale et on entre dans une chambre. Là, il y a beaucoup de fumée, ça sent la cuisine et une femme se tient près du poêle et fait rôtir des côtelettes. La cuisinière et la bonne s'embrassent, puis s'asseyent avec l'homme sur le banc et commencent à parler à voix basse. Gricha qui est chaudement vêtu commence à étouffer. Il se demande pourquoi, et regarde autour de lui.

Il voit un plafond gris, une table, un banc, une seille remplie d'eau, un poêle qui a l'air d'un grand monstre noir.

— Maman ! appelle-t-il.

— Ta, ta, ta, tu attendras, lui dit la bonne.

La cuisinière met sur la table une bouteille, des verres et un pâté. Les deux femmes et l'homme aux boutons brillants trinquent et boivent plusieurs fois. Puis se mettent tous trois à chanter. Gricha tend la main vers le pâté, on lui en donne un petit morceau. Il mange et regarde la bonne qui boit. Il a aussi envie de boire.

— Donne, donne ! demande-t-il.

La cuisinière lui donne à goûter de son verre. Il écarquille les yeux, fait une grimace, tousse et se met à pleurer. La cuisinière le regarde et rit.

En rentrant à la maison, Gricha commence à raconter à maman, aux murs, au lit où il a été et ce qu'il a vu. Il parle moins avec la langue qu'avec le visage et les mains. Il montre comme le soleil brille, comme les chevaux courent, comme le poêle est effrayant et comme la cuisinière boit...

Le soir il ne peut pas s'endormir. Les soldats avec leurs verges, les grands chats, les chevaux, le morceau de verre, le plateau avec les oranges, les boutons brillants, — tout se rassemble et pèse sur son cerveau. Il se tourne d'un côté sur l'autre, bavarde, et enfin, ne pouvant supporter son agitation, il se met à pleurer.

— Tu as de la fièvre, dit maman, en posant la main sur son front. D'où cela peut-il venir ?

— Le poêle ! pleure Gricha. Va-t'en, vilain poêle !

— Il a probablement trop mangé..., dit maman.

Et Gricha, tout plein d'impressions d'une nouvelle vie, vue pour la première fois, reçoit de maman une cuillerée d'huile de ricin.

A. TCHEKHOFF.

(1) Gricha, diminutif de Grigori — Grégoire.

(1) En Russie, les gens du peuple vont chaque samedi au bain, ou ils se lavent en se frappant tout le corps avec de petits balais de branches.

L'HIJIÈNE DU CERVEAU

L'ÉCOLE & LA MORALE

Je ne sais vraiment à quoi peuvent bien penser les camarades anarchistes qui envoient leurs enfants dans les écoles primaires. C'est presque autant de perdu. Je pourrais même dire que le gain minime de ces anées de scolarité ne peut entrer en ligne de compte avec le rézultat déplorable de l'acsion du milieu.

Si forte que soit à la maizon la contrepartie de l'enseignement doné à l'école, èle ne peut éfacer absolument les impressions mauvaizes reçues. L'enfant garde malgré tous les soins une teinte superficièle ou non de l'atmosfère dans laquèle il vit le plus clair de son temps.

Certes, si l'enfant n'entrait à l'école qu'à huit ou neuf ans, il pourrait — si ses parents avaient employé une métode raizonable d'éducacion avec lui — réajir, opozer à l'afirmacion du maitre le dézir, éveillé en lui d'explicacions étayées de preuves.

En est-il ainsi ? Je ne le crois pas. Entré dès trois ans à l'école, l'enfant subit malgré lui le prestije de l'autorité du professeur. Il prend l'habitude d'acsepter tout docilement. Le pli est pris. Malgré lui, malgré les parents, il s'imprégne des préjujés inculqués à l'école.

Parmi les heures, non seulement gaspillées, mais encore employées à une euvre mauvaize, sont cèles consacrées à l'étude de la morale.

A la rigueur, on me passerait dans quelques milieus pédagogiques, le fait de vouloir ménager le cerveau de l'enfant en simpliflant l'ortografe, mais qui me pardonera de m'ataquer à la morale ? La morale n'est-èle pas la sience des siences, cèle qu'on enseigne à l'excluzion à peu près absolue de toutes les autres ?

Et les leçons sucsèdent aus leçons, enseignant à l'enfant l'obéissance à toutes les entités : famille, société, patrie, religion. Ceci est bien, ceci est mal ; hors de cète règle de conduite il n'existe plus rien.

Que l'enfant, puis l'home, courbe sa volonté, s'anihile, ne soit plus que l'instrument docile de sa famille d'abord, de dieu, du drapeau ensuite.

Il est défendu de tuer qui vous oprime, il est permis, mieus, il est infiniment glorieus de tuer au nom de la patrie.

Il est abominable de voler un pain ; il est honorable de voler ses clients quand on est comercant.

Et la liste peut se poursuivre, banale et navrante pourtant, de toutes les inepties constituant la sience par ecsèlence.

L'enfant est crédule. Il se laisse imprégner lentement de tous les préjujés qu'on lui impoze come vérités aquizes.

A son insu même, devenu grand, il en garde la tare, le respect inavoué, et pourtant latent de l'autorité, du patron, de l'oficier, du flic. A certains jestes, à certaines atitudes, sitôt réprimés, quand l'home a assez de force pour vaincre le produit de l'école, se révèle cète éducacion déplorable.

Ah ! certes, avant bien d'autres matières au programe, nous détestons cète morale tueuse d'individus et nous avons le dézir de voir les homes se libérer de cète relijion laïque infuzée à l'école dès les premiers ans.

Que disparaissent les relijions et les morales, émasculeuses d'individus.

Anna MAHÉ.

L'HUMANITÉ[1]

INTERVIEW DE SON ONCLE PAR MON NEVEU

III

Les Théories transformistes

de l'adaptation, de l'hérédité et de la sélection

— Nonc, je t'ai joué un tour.

— Tiens, tiens ! Quel est ce tour ?

— Tu m'as dit l'autre jour que tu m'expliquerais comme quoi l'homme dérive de la cellule.

— Oui, mon vieux.

— Eh bien, j'ai lu des bouquins et aujourd'hui je peux te l'expliquer.

— Voyons, je suis curieux de l'entendre.

— D'abord, il ne faut pas perdre de vue l'évolution des mondes et la théorie de Laplace, la formation des nébuleuses, des étoiles, des planètes.

— Bon.

— La terre est une planète. Elle fait partie du système solaire.

— Bon.

— A la suite de refroidissements successifs, de masse gazeuse à l'état incandescent, elle est, petit à petit, arrivée à être ce qu'elle est actuellement.

— Parfaitement. Il importe de se rendre compte d'abord de l'évolution générale de la substance, puis de l'évolution particulière de la terre dans cette évolution générale, puis de comprendre dans cette évolution particulière l'évolution spéciale dont une des conséquences est l'existence d'êtres humains. Est-ce bien cela que tu vas nous expliquer ?

— Oui et pour concevoir cette évolution, il importe tout d'abord d'étudier les différentes couches géologiques qui se sont formées successivement à la surface de la terre, car on y trouve la trace des différents êtres qui se sont succédés sur notre planète. Tous ces êtres proviennent des cellules primitives.

— Je serais curieux de connaître tes idées là dessus.

— C'est bien simple. Les couches les plus profondes sont les plus anciennes. Quand on examine le contenu des différentes couches, en partant des plus anciennes jusqu'aux plus récentes, on voit, qu'à part les roches ignées, qui ne contiennent pas trace d'êtres vivants, on trouve, dans les autres, des êtres de plus en plus perfectionnés, à mesure qu'on se rapproche de notre époque. Et l'on conçoit ainsi que la série de ces perfectionnements est interrompue jusqu'à l'homme actuel.

— Sais-tu, ma vieille, comment s'appelle cette étude des *fossiles*, ou, si tu préfères, l'étude de ce qu'on retrouve dans les couches géologiques, l'étude des vestiges des êtres vivants disparus ?

— Oui. On l'appelle la « *paléontologie* ». C'est un drôle de mot.

— Il vient du grec. *PALÉOS* (*anciens*), *ONTOS* (*êtres vivants*), *LOGOS* (*science*). Et sais tu par quoi est contrôlée et complétée la paléontologie ?

— Non.

— Par deux autres sciences. Par l'*anatomie comparée* et l'*embryologie*. Je t'expliquerai cela. Mais continue.

— Eh bien, pendant longtemps on a cru que l'homme et le monde avaient été créés.

— Ma pauvre vieille, des quantités de gens le croient encore.

— Oui. Ceux qui ne connaissent pas les théories de Lamarck et de Darwin.

— Et quelles sont ces théories ?

— La doctrine de Lamarck, dite *transformisme*, établit que toutes les espèces vivantes actuelles dérivent d'un petit nombre de types ancestraux très simples.

— Et sur quoi se base Lamarck pour l'établir ?

— Sur **l'adaptation** et sur **l'hérédité**. Ce sont deux lois fondamentales. **L'adaptation** *est la propriété que possède tout être vivant de disposer, dans la mesure du possible, son organisme en rapport avec l'action que les circonstances environnantes exercent sur lui, et d'acquérir ainsi des qualités nouvelles.* L'expérience montre en effet, que l'emploi fréquent et soutenu d'un organe quelconque, fortifie peu à peu cet organe, le développe, l'agrandit, tandis que le défaut constant d'usage d'un organe, l'affaiblit insensiblement et tend à le faire disparaître. **L'hérédité** *est la propriété que possède tout être vivant de transmettre à ses descendants, dans les circonstances normales, les qualités de forme et de fonctions qu'il présente lui-même, et de conserver celles qu'il a.*

— Et tu trouves que ces deux lois expliquent la transformation des êtres vivants depuis la cellule jusqu'à l'homme ?

— Il y a encore le *darwinisme* ou théorie de la *sélection* qui a été exposée par Darwin.

— Voyons un peu cette théorie.

— **La sélection** *est le phénomène qui aboutit à la survivance des individus les mieux adaptés aux circonstances.* L'observation montre que l'homme peut réaliser d'une manière intentionnelle et intelligente ce qu'on appelle la *sélection artificielle*. Par exemple, un jardinier sèmera des graines d'une plante dont la fleur n'a que des traces de rouge. Parmi les plantes de cette deuxième génération, il choisira les plus rouges pour en semer les graines. Il opèrera de même pour la troisième génération, pour la quatrième, etc., et, au bout d'un certain nombre de générations, il obtiendra une fleur tout à fait rouge. Voilà ce qu'on appelle la *sélection artificielle*. Eh bien Darwin a établi que, ce que l'homme réalise d'une manière intentionnelle et intelligente pour obtenir des types modifiés de végétaux ou d'animaux, se réalise naturellement d'une façon mécanique par la *sélection naturelle* grâce à la lutte pour l'existence.

— Ici, Nef, c'est le moment de parler de l'anatomie comparée et de l'embryologie.

L'anatomie est l'étude descriptive des êtres organisés. *L'anatomie comparée* est l'étude comparative des organes des différents êtres organisés. Cette étude rend compte rationnellement de l'hérédité, c'est à dire de l'unité de structure des organismes, malgré les différences provenant de l'adaptation. L'anatomie comparée vient vérifier et compléter la théorie de l'évolution des êtres vivants établie par la paléontologie.

L'embryologie est l'étude du développement des organisme pendant la période qui précède ce que l'on est convenu d'appeler la naissance. Les embryons reproduisent d'une façon abrégée, dans le cours de leur développement les formes par lesquelles ont dû passer les animaux inférieurs leurs ancêtres. Cette étude rend compte rationnellement de l'adaptation, c'est à dire des modifications que subissent les organismes, malgré les ressemblances provenant de l'hérédité.

— Alors l'embryologie vient compléter et vérifier la théorie de l'évolution des êtres vivants, établie par la paléontologie et par l'anatomie comparée.

— Oui. Et l'on arrive à cette conclusion que la science, à l'heure actuelle, établit ceci : Des éléments mêmes de la matière inorganique est sorti, à un moment, ce qu'on est convenu d'appeler la matière organique. Cette matière transformée a été successivement la cellule, puis les différents êtres, puis enfin l'homme. Mais je voudrais bien que nous nous expliquions tout cela en détail. Tu sais, au siècle où nous sommes, il ne faut pas nous la faire au surnaturel. Je veux comprendre l'ensemble et les détails. S'il s'agit d'une hypothèse ; je te répondrai : « Elle peut être juste, elle peut être fausse. » Si tu veux que je l'adopte il faut me montrer qu'elle explique les faits, qu'elle n'est en contradiction sur aucun point, avec les connaissances actuelles, en un mot qu'elle s'appuie sur des observations, sur des inductions et des déductions correctes.

— Cela, mon vieux, ne me paraît pas facile.

— Ce qui est facile est ce que l'on sait et ce qui est difficile est ce qu'on ne sait pas. Il importe de préciser nos idées et, si tu veux, la prochaine fois, nous étudierons la théorie cellulaire. Nous le ferons d'autant plus aisément que nous avons maintenant une conception bien nette des grandes lois de l'évolution des êtres. Ces lois, on pourrait facilement le montrer, viennent simplement prendre leur place parmi les lois de l'évolution de la substance.

PARAF-JAVAL.

(*A suivre*).

(1) Voir l'*anarchie* à partir du n° 1.

Bulletin d'abonnement au journal l'*Anarchie*[1]

CAMARADES,

Je m'abonne (2) pour un an, ci-joint. . . . . 6 francs
— pour 6 mois — . . . . . 3 »
— pour 3 mois — . . . . . 1 fr. 50 au journal l' « Anarchie » que vous voudrez bien m'envoyer régulièrement à l'adresse ci-dessous :

M _____

_____

_____

(1) Adresser à A. MAHÉ, 30, rue Muller.
(2) Biffer les deux termes inutiles. *(A DÉTACHER)*

L'Art et la Vie

Le camarade Lorulot dans l' « anarchie » du 20 avril se moque justement des snobs esthétiques qui font de l'anarchie bêtement comme ils font de l'art et qui n'ont de remarquable que la hauteur de leur faux-col et la largeur de leur pantalon, mais plus loin je trouve ces lignes qui m'ont étonné un peu :

Etudier notre organisme, étudier l'anatomie, l'anthropologie, etc., à la bonne heure ! voilà du travail utile ayant des résultats immédiats pour notre individu, mais la musique? la poésie ? etc., ce ne sont là que sensations erronées, déviées, cherchant simplement à copier le naturel, à le remplacer par des besoins factices issus de l'organisation sociale actuelle.

. . . . . .

Vivre, c'est sortir de toutes ces manifestations neurasthéniques plus ou moins parties d'un point de départ sentimental et métaphysique, c'est dédaigner les actes nuisibles et inutiles pour en accomplir facilement et exclusivement de profitables au développement de l'individualité humaine.

Pour ma part, je crois que sans être le moins du monde neurasthénique on peut aimer la musique, la littérature et sans abandonner pour cela l'étude de la science. Evidemment il y a un art détestable (est-ce bien un art?) créé pour satisfaire les exigences des gens chics qui admirent le plus ce qu'ils comprennent le moins, livres nébuleux fleurissant la pédérastie, peinture mystique, des lys ! des lys !... Mais à côté de ces fous et de ces folies, il y a des poètes, des vrais, qui traduisent leurs impressions, qui philosophient.

Vous répondrez a cela qu'ils pourraient philosopher en prose, mais le rythme d'une strophe se grave plus profondément en notre mémoire qu'une phrase en prose. La musique est parfois le complément de la poésie, si j'ose m'exprimer ainsi. Elle va plus loin, elle descend plus au tréfonds des êtres, elle exprime tour à tour la joie, la tristesse, et les multiples sentiments qui sont en nous. C'est pourquoi bien peu restent insensibles à son charme.

Nous vivons dans un monde où la laideur existe, c'est indéniable; elle disparaîtra peut-être un jour, mais actuellement il y a des choses laides; — des yeux où ne brille nulle lueur d'intelligence, des pauvres êtres aux membres déformés par un travail excessif, cassés, tordus, des angles, sur des angles, il y a des maisons de six étages ; il y a dans certains jardins des arbres mutilés, revêtant des formes bizarres, caprice du propriétaire, il y a la tour Eiffel, le Sacré-Cœur, etc., et ma foi quand un peintre fixe de la beauté sur une toile, quand un sculpteur trouve dans le marbre un corps aux lignes harmonieuses, un visage expressif ; quand un paysagiste nous apporte de régions lointaines, des horizons ensoleillés, des ciels dont nous ne reverront jamais les mêmes teintes. Quand des Courbet, des Monet et des Pissaro nous font aimer sainement la nature, je les aime et ne me crois point un esprit métaphysique pour cela.

Eugène PERONNET.

Nous avons fait faire un tirage spécial du n° 1, que nous tenons à la disposition des camarades pour les donner le plus intelligemment possible. Nous ne leur demandons que le prix du port, plus, s'ils peuvent faire mieux.

BOUCHERIE

Nos pacifistes légalitaires, encore tout chauds de l'indignation antitzarienne, ne se sentent pas troublés du massacre de Limoges. Et leur belliqueuse ardeur se fond en eux devant un nouveau danger qui vient solliciter leurs pleurnicheries sentimentales et humanitaires.

Si tout de même nous allions avoir la guerre. Il n'y a pas lieu, paraît-il, de se ras surer.

Le conflit marocain semblait devoir se résoudre, par les voies diplomatiques. Mais nous disent les agences, de la présence à l'Opéra de l'attaché allemand dans la loge à Loubet, ni du gueuleton offert, à nos frais, par les «Affaires étrangères» aux collègues prussiens, il ne faut augurer aucune entente amiable, ni tirer des pronostics trop optimistes !

Des Iroquois ou des Boschimen se demanderaient en effet en quoi les balades du premier noceur venu à travers les bastringues officielles, peut influer sur le sort de milliers d'individus.

Mais vous, calotins socialistes, vous n'êtes pas des sauvages ; vous êtes des patriotes. Jaurès nous l'a bien dit!

Votez, votez donc pour que longtemps encore fleurissent par votre bêtise la souffrance, la douleur et le deuil.

Mais nous, anarchistes, qui, malgré les ridicules et les lâchetés, entrevoyons la possibilité d'une vie harmonique par le travail libre, nous qui rêvons de douceur et de camaraderie fraternelle parmi les hommes, faisons comprendre aux sinistres maniaques qui prétendent régler nos destinées, que les imprécations furieuses ou larmoyantes contre la guerre ne nous suffisent plus. Nous ne sommes pas encore assez découragés par leur laideur, pour aller bénévolement nous faire égorger dans les boucheries internationales.

Ne compte pas sur moi, citoyen ministre.

Léon ISRAEL.

Moyens pratiques à nos amis de l'A. I. A. T.

Depuis très longtemps, ce pauvre Alphonse Allais, du « Journal », se creuse le ciboulot pour trouver le moyen de rendre les soldats heureux. Il supprime les ustensiles de cuisine surchargeant leur sac, il fait faire les travaux de boustifaille, de caisse et d'hôpital par des femmes, mais il n'arrive qu'à un piètre résultat.

Pour moi, le meilleur moyen de rendre heureux les soldats, c'est de les renvoyer chez eux et pour ce faire, la chose est non seulement d'une immense simplicité, mais de plus elle nous ralliera le concours précieux des nationalistes les plus enragés.

Il suffira de miner à la dynamite toutes nos frontières de façon qu'en pressant un bouton électrique, le régiment étranger qui passerait ladite frontière saute en cinq secs.

Vous m'objecterez qu'un autre régiment suivra le premier, mais la réplique est encore plus simple, il suffit d'observer avec quelle sûreté et quelle ingéniosité les artificiers arrivent aux résultats les plus compliqués pour s'apercevoir qu'il leur sera un jeu de placer les mines dynamitées de façon que la première explosion n'empêche pas le jeu des secondes mines, et ainsi de suite ; on pourrait de la sorte faire disparaître dix, vingt, trente, quarante, cinquante régiments étrangers au même endroit.

Sur mer, la guerre extrême-orientale nous a montré comment les mines sous-marines coulaient les cuirassés sans la moindre difficulté; il suffirait d'en semer pas mal sur nos côtes pour être à l'abri de la plus grande marine du monde.

Ce travail colossal demandera sûrement un prix fou, mais il reviendra toujours moins cher que le budget de la guerre et qu'il vaut infiniment mieux faire cette dépense que de faire perdre deux ans de leur vie à tous les jeunes gens.

Et nos pauvres colonies, me direz-vous, les Anglais vont n'en faire qu'une bouchée. Détrompez-vous, honnêtes gens, nous ferons mettre des mines sous-marines et sous-terriennes autour de toutes nos colonies ; les indigènes bouffent notre galette depuis assez longtemps, on peut bien les faire travailler un peu.

Et maintenant que nous avons dissipé un malentendu, les nationalistes vont nous embrasser sur les deux joues et devenir tous antimilitaristes.

PILZ.

Nous apprenons au moment de mettre sous presse que l'empereur d'Allemagne, Sa Majesté Guillaume II, a accepté de prendre la place de Président de la République Française laissée vacante par M. Loubet, démissionnaire.

Pour remercier la France de cette faveur insigne, Sa Majesté Guillaume a décidé que ses paisibles habitants seront exemptés du service militaire et ne paieront plus d'impôts.

Tous les soldats et fonctionnaires auront donc, dorénavant, le bonheur de faire du travail utile, cela les changera.

P.

Les CAMARADES que cette feuille intéressera l'aideront par tous les moyens. En la propageant. En la vendant. En l'aidant à vivre.

Il est nécessaire qu'elle vive de l'effort de ceux à qui elle plaît.

Revue des Journaux

Le Libertaire.

M. A., en quelques mots, dit des choses justes.

Sur *les complots*, Guerdat fait un cours de pirotechnie, de balistique, etc., vraiment passionnant ; il relate des faits sur la Mandchourie, et raconte des histoires à donner le désir d'être Japonais.

Il s'excuse de ne pas nous parler encore des *Senoussi* que « *nous* rencontrerons au Maroc et qui fomenteront contre *nous* une guerre de partisans pouvant durer une quinzaine d'années peut-être ». Terrible, bien terrible... mais nous ne savions pas que Guerdat et ses amis faisaient partir du corps expéditionnaire du Maroc.

Demain ! Malato, après quelques réflexions justes, s'amuse à s'égratigner dans la finale.

Victor Méric a pu rentrer dans la cellule de Jacob. Que n'a-t-il eu le bon esprit de le remplacer.

Sur *la Laïque*, de Francine, une bonne critique.

Du Georges Paul. . . La lanterne n'est pas allumée.

Une discussion courtoise entre j' men foutiste relatée par Poilo.

Et diverses opinions de Guste, Fernand Paul, Tennevin.

Les Temps Nouveaux.

Une note exacte sur les affaires de Limoges donnée par Jean Grave.

Charles Albert, à propos de l'affaire Loizel fait une critique très serrée des lois scélérates.

Alexis Fortier nous renseigne sur la misère en Amérique d'une manière simple et pourtant documentée.

Stackelberg nous continue son intéressante variété astronomique.

L'Avant-Garde.

Ce n'est pas un journal militariste comme son nom pourrait le faire croire.

LE LISEUR.

Piqûres d'aiguilles

Le Mariage et la Prostitution sont les deux termes d'une même opération ; l'Amour libre seul est raisonnable et beau.

La Politique est une des plus grandes absurdités.

Le Bulletin de vote est l'arme des lâches et des imbéciles.

Examinez autour de vous avec attention et vous verrez que l'organisation actuelle ne satisfait personne, les préjugés font que les hommes s'entredéchirent.

Les préjugés disparaissant, gouvernants, fonctionnaires, soldats, policiers, contrôleurs, comptables, voire les fainéants seront heureux de travailler librement et utilement.

L'Argent disparaissant le travail se développera sans obstacles, car les hommes travailleront par goût et pour s'être utiles.

Il faut être abruti
pour avoir encore l'idée
de Dieu et de Patrie

De chacun selon ses forces
A chacun selon ses besoins
Voilà la logique anarchiste

Etiquettes, dix textes différents : 0 fr. 20 le cent.

CE QU'ON PEUT LIRE

Sous ce titre nous donnons comme un catalogue résumé, mais pourtant non définitif. Chacun des livres et des brochures porté ici sera analysé et il en sera fait une critique.

En outre de ces livres, nous nous mettons à la disposition des camarades pour toute commande de librairie. Il est bien entendu que nous réservons une bonne part de l'économie ainsi réalisée pour les besoins de notre feuille.

La Morale anarchiste. — Aux Jeunes Gens. — Anarchie et Communisme. — Organisation de la Vindicte. — Brochures à 0 fr. 10, par *P. Kropotkine*.

Les Temps Nouveaux. — Broch. à 0 fr. 25, par *P. Kropotkine*..

Patrie, Guerre, Caserne. — Broch. à0 fr. 10, par *Charles Albert*.

Immoralité du Mariage. — Broch. à 0 fr. 10, par *René Chaughi*.

La Substance Universelle. — Br. à 1 fr. 25, par *Paraf-Javal*.

Le Libre Examen. — Broch. à 0 fr. 25, par *Paraf-Javal*.

L'Absurdité de la Politique. — Br. à 0 fr. 15, par *Paraf-Javal*.

L'Anarchie et l'Eglise. — A mon frère le Paysan. — Br. à 0 fr. 10, par *Elisée Reclus*.

Les Documents socialistes : 0 fr. 25, broch. par *A. Dal.* ; préface par *Ch. Malato*.

Autour d'une Vie, *P. Kropotkine*. — La Société Future ; L'Individu et la Société, *J. Grave*. — Dieu et l'Etat, *Bakounine*. — La Conquête du Pain, *P. Kropotkine*. — Volumes à 2 fr. 75.

Organisation, Initiative, Cohésion. — La Panacée-Révolution. — Le Machinisme. — Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire. — La Colonisation. — Br. à 0 fr. 10, par *J. Grave*.

Les Déclarations d'*Etiévant*, prem. et deux., 0 fr. 10 chaque.

Il est évident que les frais d'envoi grèvent ces prix.

OU L'ON DISCUTE OU L'ON SE VOIT

Nous insérons sous cette rubrique les communications des camarades.

Nous leur recommandons d'être le plus concis possible.

Nous désignons aussi les endroits où une contradiction nous paraît utile.

Les Universités Populaires nous feront tenir leur programme mensuel.

Causeries Populaires du XVIIIe, 30, rue Muller. — Lundi 1er mai, à 8 h. et demie, *Feuilles de Mai*, discussion de tous.

Jeudi 27 avril-4 mai, à 9 heures, *Cours d'espagnol*.

Causeries Populaires du XIe, 5, cité d'Angoulême. — Mercredi 3 mai, à 8 h. et demie, *La sélection naturelle et la société*, par le camarade Marcel Gueulin.

Causeries Populaires du Ve, 303, rue St-Jacques ; jeudi 27 avril, à 8 h. et demie, discussion entre camarades.

L'Aube Sociale, Université populaire, 4, passage Davy, avenue de Saint-Ouen. — Vendredi 28 avril, causerie sur l'*Histoire de Peinture*, par le camarade Brunetaux.

La Camaraderie, causeries populaires du XIVe, 13, rue de la Sablière ; jeudi 27 avril, à 8 heures et demie. Causerie sur le *Végétarisme*, par le camarade Edouard.

Causeries Populaires de Courbevoie, Salle Gymnase, 7, avenue Marceau. — Tous les samedis, à 8 heures trois quart, *Les mondes, la terre, la vie*, par le camarade Paraf-Javal.

Composée par des camarades.

La gérante : A. MAHÉ.

Imprimerie des *Causeries Populaires*
A. Libertad.